





CARNETS NOIRS

ISBN : 978-2-88892-176-9
Copyright © 2014 by Éditions Xenia
C. P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com
Tel +41 27 327 52 67 | Fax +41 27 327 52 66
skype : xeniabooks

Christophe Vauthey

Carnets noirs

Xenja



Préface

Je le déteste!

...Je le déteste le personnage principal de ce roman, ce Pierre Mignon!

Machiavélique, machiste, manipulateur, macabre et ma foi, pas du tout ma came! Pour qui se prend-il?

Pourtant, comment se fait-il que je ne puisse quitter ces pages des yeux? Qu'est-ce qui fait que j'aie dévoré ce livre en un seul repas? Pourquoi suis-je donc accro au monologue acide et pervers de ce personnage, à la fois brillant, et si souvent infect?

Je me suis posé la question dès la vingtième page, et la délicieuse réponse qui en a découlé est la suivante: je *suis* Pierre Mignon.

Attention, ce que je veux dire par là, ce n'est pas que mon ami Christophe Vauthey s'est inspiré de ma personne pour créer cette vermine, non. C'est bien plus basique que cela.

Je suis... vous êtes... nous sommes *tous* «un peu» ce Pierre Mignon.

Et cette vérité-là, tout comme les centaines

d'autres vérités qui figurent dans ce livre, n'est pas facile à avaler.

Combien de fois nous sommes-nous laissés bercer par un sentiment de haine envers les autres ?

Combien de fois notre pensée s'est-elle délectée à dépecer, déchiqueter, déchirer les êtres humains qui nous entourent au quotidien ?

Nous sommes tous des auteurs de carnets noirs à notre façon. Et même si nous n'avons pas tous la patience ou le courage de remplir ces petits blocs-notes de nos sombres impressions, notre esprit, lui, est constamment à l'ouvrage.

Cette lecture, c'est un peu une plongée dans les couloirs obscurs de notre ego avec des passages dans des tunnels de cynisme et d'ironie. En effet, il est difficile de s'empêcher de sourire en lisant les comptes-rendus fournis par Mignon à l'égard de ses collègues.

Mais la vie est un boomerang, et toute pensée néfaste attire irrémédiablement les nuages noirs au-dessus de nos têtes. Cela, notre héros va le comprendre rapidement. Et cette douche froide est une belle leçon de vie pour lui... comme pour nous.

Carlos Leal

Los Angeles, décembre 2013

Prologue

Ce fut peu de temps après la chute du mur de Berlin. Le printemps qui avait suivi l'automne de tous les espoirs avait infailliblement habillé les arbres de fleurs odorantes, comme chaque année. Les journées commençaient à se rallonger tandis que les jupes des filles raccourcissaient.

Comme chaque fois que le calendrier se pointait sur le mois d'avril, mon anniversaire allait tomber sans que personne ne s'en soucie vraiment. Heureusement, ma petite amie de l'époque, dont j'ai oublié le nom depuis belle lurette et auprès de qui j'essayais de me convaincre qu'il y avait un peu de bonheur et pas que des emmerdes dans l'exercice périlleux mais ô combien excitant de l'adultère, m'avait offert un premier carnet noir pour mon anniversaire.

Au cours des années, j'ai pris non pas une autre femme, — Dieu m'en préserve — mais l'habitude d'avoir toujours un carnet sur moi et de tout y inscrire systématiquement. Cela va de mes pensées les plus salaces (vachement nombreuses) aux plus sensées (vachement rares), en passant par les noms et

les numéros de téléphone de mes amantes de passage, les fluctuations de la bourse avant le krach de l'an 2000, les résultats des courses et surtout mes remarques sur mes collègues que j'appelle aussi « concurrents ».

Je prends un plaisir sadique à noircir scrupuleusement toutes ces pages blanches, les unes après les autres, remplissant tous les petits carrés de quatre millimètres de côté des rejets de ma plume acerbe, d'observations, de remarques, de faits réels, bref, de tout ce qui me permettra d'atteindre mon but obsessionnel, à savoir une nomination qui me revient de droit à la Direction générale de la *Toys International Ltd.*

Tout est écrit dans mes carnets. Les forces et les faiblesses de chacun. Je les affuble tous de surnoms aussi ridicules que dégradants, à l'image du mépris qu'ils m'inspirent et que je cultive sur une base quotidienne, même les week-ends en l'absence de leurs regards qui me fusilleraient s'ils avaient un 44 Magnum à la place des yeux.

Dans mes carnets noirs, je note aussi les objets qui habitent mon quotidien d'humain du vingt et unième siècle. Mes carnets noirs sont autant de fils conducteurs de la fabuleuse existence du tueur de cadres et de l'opportuniste psychotique que je suis devenu au fil des années. Non, Docteur, ce n'est pas grave. C'est juste une assurance vie dans un monde hostile où la moindre erreur ne pardonne pas.

Quand le premier carnet noir a été rempli, je lui ai acheté un petit frère.

Je trouve drôle que ma vie se résume aux femmes et aux carnets noirs devenus *de facto* mes deux grandes passions dans la vie. Il est amusant, d'ailleurs, de constater que leurs destins sont particulièrement liés puisque, dans un cas comme dans l'autre, je les change immédiatement pour un nouveau modèle, chaque fois que je les ai remplis et épuisés.



Introduction

Avis de tempête sur l'aquarium

Selon la liste scrupuleusement établie par la *CIA World Factbook*, c'est la Principauté d'Andorre qui est le pays au monde où l'espérance de vie est la plus élevée. Macao, le Japon et la Principauté de Saint-Marin lui emboîtent le pas, encore que, depuis que les centrales nucléaires se mettent à se fissurer, il ne serait pas étonnant que le pays du soleil levant perde quelques places au prochain recensement.

L'espérance de vie moyenne pour un homme normalement constitué dans nos braves civilisations européennes occidentales est de soixante-dix-sept ans. Il n'en est pas de même pour la femme qui, malgré son statut de sexe inférieur, peut atteindre l'âge canonique de quatre-vingt-trois années. Que l'on ne vienne plus me parler d'égalité après ça ! Déjà qu'il faille, sans broncher, accepter de perdre ses cheveux et de voir grandir sa bedaine au fur et à mesure que passent les années !

Et je ne parle même pas du fait de passer toute son existence avec ce qui nous sert d'appareil génital entre les jambes. Ce machin qui gratte par grand

froid et colle par grande chaleur ou après deux heures de sport. Ce truc qui, à l'instar du battant d'une cloche, dicte le rythme de nos mâles existences terrestres dans la perpétuelle et souvent infructueuse quête d'un endroit chaud et douillet où le placer l'espace de quelques minutes.

En cas de succès, il devient alors possible de bosser comme des cons, sans vacances, d'être accro au stress, de vendre les jouets les plus débiles du monde fabriqués par des enfants lointains et sous-payés, d'encaisser les profits substantiels sans lever le petit doigt depuis nos bureaux occidentaux bien chauffés, de subir des vies de famille chaotiques et douloureuses et, malgré tout cela, d'arriver à devenir vieux et pas trop con si Alzheimer ou le crabe aux pinces d'or s'abstiennent d'intervenir.

Ainsi donc, si Dieu le veut et si j'en crois les statistiques, il doit rester un peu plus de trente ans de parcours terrestre, à mes carnets noirs et à moi-même, pour emmerder notre prochain et le reste de l'humanité. Dix mille neuf cent cinquante jours à user de tous les moyens pour tuer nos concurrents dans les pires conditions et dix mille neuf cent cinquante nuits pour rêver à notre gloire, celle qui fait avancer le moteur de la vie. Mon éducation judéo-chrétienne me fait croire qu'il est bien de se réjouir du succès d'autrui alors qu'au fond de moi, je m'en balance avec la dernière énergie. Pour moi, il n'existe pas d'autre voie que celle qui me mènera au sommet. Je suis dans la peau du guide de mon-

tagne, entraîné depuis des lustres et prêt à vaincre le plus haut sommet du monde, le plus inaccessible.

Les heures, les minutes et les secondes qui me restent résonnent dans ma tête comme un chronomètre, un compte à rebours qui rythme ma vie, me laissant ouvertement conscient que le temps est précieux lorsqu'il s'agit de la mission suprême de sa vie : tuer tous les concurrents professionnels qui ont l'outrecuidance de venir faire leurs intéressants sur mon terrain. Pour cela, j'affûte mes armes depuis des années et elles sont toutes en parfait état de marche.

Je suis un Rambo urbain, prêt à en découdre. Je me nourris de cette énergie émulsifiante que représente la compétition. C'est une des vertus de la meilleure chose jamais arrivée sur notre planète au vingtième siècle avec internet, j'ai nommé : le libéralisme.

J'aime bien internet. Cette façon indirecte de ne plus avoir à dialoguer. Cette chance de pouvoir, en deux clics, commander un repas livré à domicile, évitant ainsi de perdre son temps avec ceux que l'on appelle ses semblables. Et que dire du bonheur de pouvoir surfer à sa guise sur les sites X sans plus devoir affronter le regard en biais de la kiosquière devant le journal enveloppé dans du plastique qu'on payait furtivement de deux pièces en partant sans attendre la monnaie

Putain ce que c'est bon aussi, le libéralisme ! Et que dire de ses vertus ? Cette vision amoralisée de la

société qui nous permet, à nous qui sommes nés dans l'hémisphère nord, de vivre plus longtemps que les autres et de claquer la bouche ouverte et le ventre plus plein que notre compte en banque. Compte en banque dont je sais que l'État partagera le solde avec ce qui me sert d'héritiers. Les connaissant, je les imagine déjà achetant une nouvelle bagnole de luxe ou prenant une femme plus jeune après un divorce coûteux entièrement sponsorisé par mes dures années de labeur.

L'avènement du libéralisme outrancier nous a décomplexés, nous autres les bleus, qui entrons de nos deux pleins pieds dans le monde professionnel. Nous nous sentions légitimés dans nos combats quotidiens pour faire plus de profit et grimper les échelons de nos carrières.

L'autre truc bien avec la libéralisation du capitalisme, c'est que cela a tué une fois pour toutes les idées nauséabondes du communisme. À mort le communisme ! Cette utopie qui n'a, au final, jamais réussi à produire autre chose que des alcooliques, des oligarques véreux, des gros mafieux en manteau de cuir noir et des bombes sexuelles aussi blondes que hautes, puisque leur taille moyenne est d'un mètre quatre-vingt-dix dont un mètre quarante de jambes. Moi, je m'en fous, qu'ils crèvent tous à quarante-deux ans de cancers post-tchernobylens et la bouche fermée. Qu'ils me laissent bouffer leur caviar en paix et à la louche jusqu'à ce que je n'aie plus faim. À la loterie de la vie, j'ai gagné le gros lot. Certains s'en contenteraient. Pas moi. Je veux plus

encore. Je vis dans un cinq pièces. Je veux m'installer dans un huit pièces. Mon compte en banque a six zéros, je veux qu'il explose jusqu'à en avoir sept, huit, neuf et plus.

C'est accompagné de ces pensées lumineuses que je traverse le long couloir qui mène à la salle de réunion. Les collègues avec lesquels je parle encore et moi-même l'appelons « l'aquarium ». C'est là-dedans que nagent les petits poissons pendant que les requins les observent, toutes dents dehors, avant de les croquer.

Ça tombe bien ! Je sens que mes dents sont aiguisées et prêtes à manger du menu fretin. Cela me prend à un rythme toujours plus effréné.

Semaine après semaine, l'élite de l'entreprise brille au firmament des cadres pendant que les masses laborieuses produisent, à la force de leurs petits bras, les appareils électroniques et autres jouets débiles que nous vendons sur toutes les planètes colonisées par la mondialisation. Bénie soit cette dernière qui a permis de faire connaître le Coca-Cola sous toutes ses formes, la malbouffe et Paris Hilton aux populations de Mongolie orientale et de Sao Tome et Principe qui n'avaient rien demandé. Ces braves peuples millénaires ne souhaitaient rien d'autre que de pouvoir continuer à baiser tranquillement avec leurs conjoints ou/et leurs voisins avant qu'on ne leur apporte deux cent trente-cinq chaînes de télé et des feuilletons interminables à coups de baise-mi et baise-moi dans une belle maison au bord de l'océan Pacifique.

Baise-mi se noie. Qui reste-t-il ?

C'est fou, toutes ces pensées qui traversent mon esprit le mardi !

Lundi, c'est ravioli, à la cantine.

Mardi, c'est staff meeting.

Tiens, pour un peu, ça rime.

Tout le monde à l'aquarium. Il y a de forts courants marins. La rumeur donne un avis de tempête sur les côtes de la *Toys International Ltd.*

Première partie

Le grand défi

Ça s'agite dans le bocal. Les piranhas s'observent avant de lancer le combat du qui bouffe qui. J'observe le ballet en scrutant les gens autour de la table. Chacun a retrouvé la place qu'il occupait la semaine précédente. Ah non, Albert n'est pas là. Mais où donc peut-il bien être ?

S'est-il enfin jeté, hier soir, sous le rapide de 16h43 ? Est-il à nouveau en cure chez son charlatan en blouse blanche, homologué ou non, qu'il paye des wagons d'or dans l'espoir de trouver une solution à ses problèmes intestinaux récurrents ?

Un cravaté déclare qu'il serait mort le week-end dernier en repeignant le toit de son salon. En voyant la mine déconfite de deux collègues ayant encore une once d'humanisme, le jeune cadre demi-inférieur à la cravate à pois ponctuée :

— Mais non, je déconne, c'était juste pour détendre. L'ambiance est électrique aujourd'hui.

John Duff, mon prof d'économie à Harvard, spécialisé autant dans la question du principe de

Keynes que dans l'homophobie active qu'il pratiquait même le week-end, avait coutume de dire qu'il fallait toujours se méfier des hommes portant des chemises roses et des cravates à pois. Je viens de m'en rappeler. J'inscris immédiatement dans mon carnet noir qu'il faut se méfier de ce petit con présomptueux que j'affuble du nom « petits pois ». Cela lui sied à merveille. J'hésite un instant à lui donner le surnom de « géant vert », comme la marque de boîtes de conserve qui abritent ses semblables, mais cela lui donne finalement une trop grande importance. De toute façon, qu'importe le nom qu'il emportera dans la postérité de mon carnet noir, je l'abattraï bientôt, celui-là. Comme tous les autres petits poissons de son acabit qui polluent l'eau de mon ambition.

Les autres participants, sans Albert dont les restes doivent, à l'heure qu'il est, être récoltés entre deux gares par les agents du chemin de fer pour autant qu'ils ne soient pas encore en grève, se scrutent avec méfiance. Pour les porteurs de lunettes ou même de lentilles de contact mi-souples, il est possible de lire dans leurs yeux l'espoir de voir leur collègue de droite faire un *burnout* fracassant ou de voir celui de gauche lourdement chuter dans l'escalier poussé par une force invisible ou par un collègue peu scrupuleux. Ce qui aurait le mérite d'éliminer un concurrent dangereux dans la quête absolue du Saint Graal, c'est-à-dire un siège à la Direction générale, l'endroit pour lequel chacun de nous serait prêt à tuer père et mère sans hésitation.

Moi, je suis encore pire qu'eux, je pourrais même imaginer sacrifier mes enfants. Pour ce que je les côtoie et pour les sentiments qu'ils me portent, je ne vois pas pourquoi je devrais me gêner.

Ce «je» dont je parle avec insistance et délectation qui est sans conteste la seule personne au monde qui m'intéresse a aussi un nom.

Je m'appelle Pierre Mignon.

Je sais, vous allez me dire que c'est un nom un peu con pour un tueur de cadres. Je vous l'accorde. Les plus téméraires d'entre vous s'essaieront à des plaisanteries ou des jeux de mots à deux balles. Ne vous inquiétez pas, on me les a toutes faites depuis la maternelle, mais, méfiez-vous, j'ai fait saigner des nez pour moins que ça dans la cour de récréation.

De mignon, je n'ai que le nom.

Cela va faire dix ans, huit mois, trois semaines, quatre jours et quelques heures que je fais tout pour entrer à la Direction générale. Depuis le jour où j'ai franchi les lourdes portes de la maison de verre qui abrite nos bureaux — ceux-ci trônent aux 18^e et 19^e étages de notre bâtiment que nous appelons d'ailleurs «building» entre nous, ça fait mieux, et surtout tellement plus sérieux — je n'ai jamais quitté des yeux cet objectif de vie, cette mission qui m'habite. Malgré mon regard angélique — il paraît que les gens de la compta me surnomment «Marquise des anges» — et mon nom qui fait craquer les

filles, je me suis fait une réputation de tueur dans les couloirs interminables de la *Toys*.

À mon actif, j'ai à ce jour... Attendez que je consulte mes carnets noirs qui sont les seuls à conserver la mémoire de mes plus grands exploits de *serial killer* du monde des multinationales.

Voici donc, *Ladies and Gentlemen*, le palmarès de Pierre Mignon :

- Six démissions découlant de rumeurs — pas toutes fausses — colportées par mes soins dans tous les couloirs de l'entreprise jusqu'aux oreilles du patron qui actionna la guillotine pour faire rouler les têtes. On ne badine pas avec les bruits de couloirs, par ici.
- Cinq plaintes de mobbing déposées contre moi, classées sans suite et réglées avec maestria par moi-même (voir rubriques « burnouts » et « dépressions » ci-dessous).
- Quatre burnouts menant à une demi-rente d'invalidité pour les deux plus grands « brûlés ».
- Trois dépressions de collègues dont une et demie a mené à un suicide. En effet, un collègue n'a rien trouvé de mieux que de lâchement loucher sa pendaison, ce qui lui a coûté cinq cervicales et un arrêt de travail de deux mois et demi.
- Deux plaintes à mon encontre pour harcèlement sexuel, jugées non recevables car provenant du personnel féminin de catégorie inférieure.

Dans ma boîte, l'habitude de pratiquer ce que j'appelle « la politique du vélo de femmes » est une vertu institutionnelle : on avance sans jamais toucher au cadre.

J'attrape ma proie, je la tue puis je la dépèce avant de la laisser pourrir sous le soleil de mon ambition. Vous ne viendrez pas, après ça, me dire que je ne vous avais pas prévenus. Avis à toutes et à tous ceux qui se mettent en travers de ma route.

Je suis un lion, le Roi de la jungle et je vous emmerde tous, vous autres les antilopes qui encombrez ma brousse.

Que voulez-vous ? Il faut bien que le cycle de la nature suive son cours et que je laisse parler mes instincts les plus sauvages. Ça me reprend chaque fois que ça me quitte. Je suis fait comme ça.

Dans notre monde de tueurs de cadres, nous n'utilisons pas d'armes à feu. C'est vieux jeu et surtout, ça laisse des traces indélébiles sur la moquette de nos bureaux ultramodernes. Nous n'avons pas non plus les mêmes usages des concurrents d'antan qui se donnaient rendez-vous sur le pré pour défendre à coups de fleurets leur honneur, leurs terres, leurs femmes et leurs chevaux. À notre époque moderne, deux millénaires après Jésus-Christ qui, visiblement, n'est pas pressé de redescendre voir ceux soi-disant faits à son image, nous utilisons les moyens que la société a générés ces dernières décennies. À savoir, la délation, le machiavélisme, la mauvaise foi, le lèche-culisme poussé à son pa-

roxysme et l'opportunisme de bon aloi. Ce sont les seules religions en lesquelles nous croyons. Pour le reste, pas trace d'états d'âme.

Nous vivons avec la volonté de mettre une grande distance entre ce qui est bien (ou qui est censé l'être) et le résultat. Nous ne vivons qu'à travers des objectifs à atteindre, des chiffres à réaliser et des postes à obtenir. Nous sommes tous semblables, les cyborgs de notre époque. Il n'y a plus d'hommes, de femmes, ni même de costumes trois-pièces ou de tailleur Chanel, il n'y a plus que des machines à tuer qui hantent les corridors en observant leur proie et en souhaitant leur mort sanglante.

Moi, Pierre Mignon, j'ai un avantage sur tous mes concurrents, une arme fatale: mes carnets noirs.

Un jour, j'avais reniflé avec insistance le parfum de la Direction générale. Putain que c'était bon ! Il m'avait envoûté et j'avais baissé ma garde. Erreur de débutant. J'avais cru que mon heure était arrivée, car un poste était à repourvoir suite à la mort accidentelle du Directeur général des ventes. L'idiot n'avait rien trouvé de mieux que de casser sa pipe au cours d'une séance sado-maso qui avait mal tourné. À en croire les bruits de couloirs, il avait été retrouvé tout de cuir vêtu avec un fouet à la main et des fils de connecteur de batterie dans le postérieur.

À titre posthume, il eut droit au surnom de

« Court-jus » et au statut de légende vivante. S'il existait un musée des cadres supérieurs, parole d'homme qu'il aurait droit à sa photo et à son matériel dans une vitrine. Depuis cet épisode, chaque fois que quelqu'un se sent flancher, il est tout de suite chambré par un collègue :

— Alors, mon grand, tu as besoin de recharger tes batteries ? Tu veux te faire un trip façon « Court-jus » ?

Tout le monde se marre, généralement. C'est fou ce que l'on rit pour un rien dans les entreprises multinationales modernes !

On pleure aussi, mais ça, on le verra plus loin. Ce qui compte dans cette histoire, c'est qu'après la mort de l'ami « Court-jus » fauché dans la fleur de l'âge professionnelle, j'ai attendu toute la nuit un appel de mon PDG m'offrant le job. En vain. Le mardi suivant, dans l'aquarium, mes derniers espoirs furent fauchés tel un tsunami balayant mes illusions.

Le CEO annonça sa décision de nommer à ma place le plus grand usurpateur du siècle, j'ai nommé : Fred Austaire. Son vrai nom, c'est Pierre-Marie Missel, mais tout le monde le trouve tellement austère qu'on a décidé un jour, pendant un apéro, de le surnommer éponymement. Depuis, tout le monde l'appelle ainsi. Ça lui colle à la peau et ça a le don de le mettre en boule, surtout depuis qu'il siège à la Direction générale. Il a les nerfs à fleur de peau et se méfie de tout le monde. Il a créé

une barrière de sécurité entre lui et ses subordonnés qu'il prend un plaisir de diviser pour mieux régner. Malgré sa petite taille et un physique très quelconque, Fred possède un ego aussi immense que la Sibérie. Il n'a de cesse d'exhiber les signes extérieurs de la puissance que donne son rôle dans l'entreprise. Il frime en montrant le dernier joujou électronique lui permettant d'être atteignable à chaque instant, il fait le tour du parking au volant de sa voiture de fonction qu'il change chaque année quand le printemps fait son retour dans le calendrier alors que l'hiver s'installe mine de rien dans sa carrière.

De toute façon, Fred a été nommé à ma place car il fait partie du clan des quinquas et moi, je suis dans celui des quadras. Cette injuste promotion remonte à deux ans. À l'époque, la mode consistait à nommer plutôt des quinquas parce qu'ils avaient le mérite d'avoir beaucoup d'expérience mais plus assez d'énergie pour tuer les autres membres de la Direction. Cette mode assurait une certaine continuité à la *Toys* et évitait des dommages collatéraux au sein d'une entreprise où les tensions augmentaient plus vite que les salaires du personnel.

Plusieurs fois, nous avons été proches du point de rupture et les désaccords profonds entre quadras et quinquas ont atteint le niveau des grands génocides du vingtième siècle. Lorsque les ventes ont quelque peu fléchi, au troisième trimestre, le patron a même envisagé la distribution de machettes pour qu'une sélection naturelle puisse avoir lieu. Avouez

que ça aurait eu de l'impact, des quadras et des quinquas se courant après dans les couloirs et dans l'ascenseur en se foutant des coups de machettes à travers la gueule. Imaginez le tableau : l'ONU aurait dû acheminer des Casques bleus dans les entreprises pour que la paix soit respectée, on aurait créé un corridor humanitaire entre la cafétéria et les toilettes pour dames. Tous les soirs au journal télévisé, le présentateur aurait pris sa voix la plus grave pour parler des derniers développements :

— Aujourd'hui, la guerre sévissant entre les quadras et les quinquas de la *Toys International Ltd* a fait de nouvelles victimes. Une secrétaire de Direction de cinquante-deux ans a été retrouvée dans l'armoire à balais le crâne fracassé. La morale nous empêche de vous narrer en détail dans quelle position la pauvre employée a été retrouvée et l'usage préalable que les assaillants avaient fait du balai.

Nous n'en sommes pas arrivés là, mais je peux dire que nous n'en étions pas loin.

Des nuits entières, j'ai rêvé que je torturais Fred Austaire jusqu'à la mort. Au cours de séances coûteuses et non remboursables par mon assurance, mon psy s'est évertué à me faire évacuer ces pensées funestes et m'a conseillé de regarder le DVD du film *Hôtel Rwanda*. Histoire de lui donner raison et de refouler mon désir de faire fondre les oreilles de Fred Austaire dans l'acide sulfurique, je me remis à saluer Fred en l'appelant « Pierre-Marie » quand nous nous croisions dans les couloirs ou à l'entrée de l'aquarium. Avant d'être en mesure de

lui esquisser l'ombre d'un sourire, six autres mois s'écoulèrent, le temps pour moi de découvrir *The Road to Guantanamo* et *Shooting Dogs*.

Depuis, avec les nouveaux concepts de management importés des USA, les choses ont beaucoup changé dans le monde merveilleux des entreprises multinationales, et c'est tant mieux. Les quadras sont redevenus tendance alors que, dans le même temps, les quinquas sont redevenus désuets et inutilisables.

Jean, pilier du gang des quadras, me disait l'autre jour :

— J'accepterai de voter écologiste le jour où on aura trouvé le moyen de recycler les quinquas.

Malgré la pertinence de cette affirmation, je dois reconnaître que cela fait déjà deux ans que Fred siège, à ma place, à la Direction générale comme V.P., *Head of Sales Department*, titre qui figure en lettres d'or sur la porte de son bureau et sur le recto de sa carte de visite.

Deux ans, à l'échelle du business, c'est une vie, une éternité...

Mais la roue tourne, je le sens. Le moment s'approche où Pierre-Marie Missel va se retrouver au cimetière des cadres supérieurs avec ses semblables oubliés à jamais. Il est déjà à plat, foutu, nul à chier. Il y a d'ailleurs des signes qui ne trompent pas et qui n'ont pas échappé à la vigilance de mes récents carnets noirs. Il a mauvaise mine. Il perd les derniers cheveux qui lui restent sur le crâne.

Comme à l'accoutumée, les couloirs ont accouché de bruits nauséabonds rapportant que Fred a des pertes de mémoires répétitives et de soudains accès de colère. Je ne serais pas étonné que Fred Austaire ne soit bientôt plus en état de danser au-dessus de nous ni de faire des claquettes. Il ne passera pas l'hiver, le V.P. Il ferait bien de se pencher sur son plan de retraite anticipée. Ça, c'est moi qui vous le dis, parole de Mignon, marquise des anges !

Donc, je suis habité par la conviction intime que mon heure est enfin venue. J'ai bon espoir d'arriver à mes fins avant la fin de l'année. C'est mon objectif et je me suis même laissé aller jusqu'à inscrire la phrase d'un grand penseur américain sur la porte de mon frigidaire. (J'ai donné à cet obscur et anonyme objet ménager le surnom de « Brigitte » en hommage à une ancienne conquête féminine qui avait le don de cumuler une frigidité rare et un sale caractère, puisqu'elle ne manquait pas d'air.) Les mots du grand gourou ricain disaient : « Ce matin est le début d'une nouvelle journée qui te mènera au sommet de ta vie. Ne la gaspille pas ! Chaque minute compte ! »

J'adore cette phrase. Je l'avais trouvée sur une pub de l'Église de Scientologie tombée par hasard dans ma boîte aux lettres. (À cet autre objet insignifiant, je n'ai pas encore eu le loisir de trouver un surnom même si, un temps, je penchais sérieusement pour « Maître Capello » qui, lui non plus, n'avait pas son pareil pour jongler avec les lettres.)

Pour parvenir à mes fins, j'ai décidé d'engager un coach personnel. J'aurais préféré une coachette mais, paraît-il, c'est plus tendance d'avoir un mec. Comme je suis très sensible à mon image, j'ai sacrifié à la tendance mes instincts les plus bas.

Mon coach s'appelle Marcello, et il est aussi italien qu'homosexuel. En deux mois et demi, il m'a convaincu que si je rasais les poils que j'avais depuis toujours collectionnés sous mes aisselles et sur mon torse, j'aurais la sensation de renaître et cela me rendrait encore plus fort et plus énergique. En toute honnêteté, j'avoue ne pas avoir vu la moindre différence.

Ce que j'ai vu, par contre, c'est que cette opération nettoyage complet a eu le don d'exaspérer mon plombier qui m'a vivement engueulé après avoir passé six heures et demie à ressortir la barbe de Ben Laden de mes canalisations. Heureusement que l'artisan était d'origine polonaise. Cela m'a permis d'écouter les insultes proférées sans comprendre qu'il m'invitait à pratiquer la sodomie verticale avec quelqu'un du même sexe que moi.

Mais revenons au coach transalpin. Au prix où je paie le beau Marcello — pour vous donner une idée précise, comptez le tarif de trois nuits d'escort-girl est-européenne non déclarée — j'ai également droit à un programme sportif hallucinant. Si je le poursuis encore pendant quelques années, ce traitement me permettra sans doute d'atteindre les chronos qualificatifs pour les prochains Jeux Olympiques,

pour autant que mon taux alarmant de mauvais cholestérol ne me fasse pas succomber à une maladie cardio-vasculaire dans les deux ans.

Ce qu'il y a de chiant avec Marcello, c'est qu'il contrôle aussi ce que je bois et surtout ce que je bouffe. Moi qui ai plutôt tendance à me délecter de sandwiches bien gras sur le coin du bureau avant de m'auto-convier, le soir venu, à des orgies romaines, je suis brimé, contrôlé, et cela ne m'enchanté guère. Une tante transalpine voit à travers moi, et ça me gêne, pour tout dire. Avec une de ces machines qui fait bip et qui clignote en vert ou en rouge quand ce n'est pas en blanc — ce doit être un modèle italien —, il analyse aussi tout ce que mon corps contient comme saloperies. Depuis deux semaines, il n'arrête pas de me bassiner avec son accent italien :

— Ma ché, Signor Mignon, come yé vous l'é dite mille fois, vous devé faire attenzione alle lipides ! Les lipides !

Elle commence vachement à me gonfler, la folle italienne. L'autre jour, je l'ai scotchée lorsque je lui ai dit tout de go :

— Ah voilà mon entraîneur favori. Comment ça va, Marcello Lipides ?

Ça l'a fait marrer et il m'a moins fait suer ce jour-là. Ce qu'il y a de bien, c'est que dans chaque Italien, même homo, il y a un fan de foot qui se cache.

Au cours des années, j'ai noté dans mes carnets noirs, en haut de page, les noms de tous les

membres de la Direction générale. En dessous, j'ai fait deux colonnes comme dans un bilan comptable. L'une surplombée du signe « + » où j'ai répertorié les qualités de mes concurrents, qui n'en ont pas tant que ça, il faut bien le dire ; l'autre d'un signe « - » qui peut être lu comme « moins » mais qui veut plutôt dire « moins » car, à mes yeux, ce sont tous des moins que rien qui ne m'arrivent pas à la cheville.

Je les hais tous et je vais les écraser. Je me sens un peu comme le Russe dans *Rocky* (je ne sais plus lequel de la série mais ça doit être un des douze premiers) qui veut tuer de ses poings tous les petits capitalistes au lieu de fermer sa gueule et de pratiquer le coït avec Brigitte Nielsen qui était vachement bien roulée à l'époque.

C'est vrai, je n'ai pas sacrifié le quart de ma vie pour en rester là. Je le sens, mon heure est venue. Mes hanches ne vont pas tarder à recevoir une belle ceinture dorée de champion du monde.

La vérité sortant de mes carnets noirs est infail-
liblé. Mes dix ans d'activité dans cette grande en-
treprise sont une suite de gros efforts, de graines
semées qui méritent une opulente récolte de fruits.
Mes mérites peuvent être résumés comme suit :

- Neuf mille sept cent soixante-cinq heures sup-
plémentaires non récupérées, non payées et
parfois, je dois l'avouer, non nécessaires. Que
voulez-vous ? Je suis comme ça. J'ai toujours
préféré me faire chier au bureau plutôt qu'à la